

---

## INTRODUCTION

Jamais l'étude de la langue chinoise n'aura attiré autant d'amateurs. Parallèlement au développement des techniques de communication qui permettent dorénavant *via* Internet ou les téléphones satellitaires de dialoguer en direct avec des personnes situées à l'autre bout de la planète, et même de voir ce qui s'y passe comme si on y était, alors que des vols internationaux relient désormais toutes les capitales européennes à Beijing ou Shanghai en seulement quelques heures, réduisant sans cesse davantage la taille du « village planétaire », et surtout à mesure que va grandissante et incontournable la place qu'occupe la République populaire de Chine sur la scène économique et politique internationale, les étrangers sont en effet de plus en plus nombreux à vouloir apprendre cette langue.

Pourtant, malgré son expansion rapide dans le monde, l'enseignement du chinois est paradoxalement en crise ! Cette crise concerne une grande partie des manuels et des méthodes d'enseignement les plus usités qui se concentrent uniquement sur l'enseignement de la grammaire et du vocabulaire sans accorder la place qu'ils méritent à l'enseignement des caractères. Déjà en 1993, lors d'une communication au Quatrième Symposium international sur l'enseignement du chinois, le professeur allemand Peter Kupfer, tout en reconnaissant la valeur des progrès accomplis pour l'enseignement de la langue orale, avait publiquement dénoncé l'état d'« arriération » (*sic*) de la didactique du chinois langue seconde en ce qui concernait les sinogrammes<sup>1</sup>.

« Malgré l'essor du chinois langue étrangère de ces dernières années, le domaine particulier de l'enseignement des sinogrammes n'attire encore l'attention que de trop rares spécialistes, et les publications scientifiques consacrées

---

1. Le terme « sinogramme », signifiant étymologiquement « signe chinois », a été forgé dans les années 1980 par Nicolas Lyssenko. Son utilisation dans le manuel *Méthode d'initiation à la langue et à l'écriture chinoises* (1989), par J. BELLASSEN, a contribué à en généraliser l'usage, devenu aujourd'hui courant en didactique du chinois.

à ce sujet sont très peu nombreuses. Cela révèle que l'enseignement des sinogrammes est dans un réel état d'arriération<sup>2</sup>. »

Ce constat d'arriération avait été repris trois ans plus tard par Joël Bellassen, alors président de l'Association française des professeurs de chinois (AFPC) qui, en février 1996, avait pour la première fois utilisé le mot très fort de « crise » :

« Du point de vue didactique, et notamment en ce qui concerne le problème crucial que sont les principes qui président à la rédaction des manuels de chinois langue étrangère, nous considérons que cette discipline est face à une crise. Bien qu'ils se soient améliorés sur certains points, la plupart des manuels ne se sont pas emparés de la question de fond de l'enseignement du chinois (quel parti prendre face à l'unité linguistique qu'est le caractère). De ce fait on peut considérer que l'enseignement du chinois se trouve toujours dans un état d'arriération<sup>3</sup>. »

Les termes utilisés sont sévères. C'est que le constat était – et reste encore aujourd'hui – préoccupant : tel qu'il se pratique majoritairement, en ne prenant en compte comme « unité pédagogique-linguistique<sup>4</sup> » que le mot, copiant en cela les façons de faire en usage pour les langues alphabétiques, l'enseignement du chinois langue étrangère va à l'encontre de trois propriétés fondamentales de l'écriture chinoise :

- la première est qu'il y a un nombre limité de sinogrammes usuels et que la connaissance, par exemple, des 500 les plus fréquents, permet l'identification de près de 70 % des occurrences de caractères des publications ordinaires<sup>5</sup>. Or, ces méthodes ne font pas la distinction entre caractères fréquents et caractères rares ;
- la seconde est que les caractères se combinent entre eux pour former des mots et qu'un nombre restreint de caractères permet ainsi la transcription d'un nombre beaucoup plus élevé d'items lexicaux. Or, les méthodes relevant de l'approche « unipolaire<sup>6</sup> » de l'enseignement du vocabulaire au fil des textes n'exploitent pas cette capacité combinatoire, car seule la signification du mot est donnée (on apprendra par exemple que 鸡蛋 *jidan* signifie [œuf] sans apprendre que 鸡 *ji* signifie [poule]<sup>7</sup>). Cela

2. P. KUPFER, 1995, p. 104.

3. Extrait du discours d'ouverture prononcé lors du premier colloque international sur la didactique du chinois organisé en France. In J. BELLASSEN, 1997, p. 13.

4. L'expression est empruntée à J. Bellassen.

5. Ces caractéristiques des caractères sont détaillées dans le chapitre 3.

6. Nous empruntons les concepts typologiques d'approche didactique « polaire » ou « bipolaire » à Joël Bellassen qui distingue ainsi deux grands types de manuels de chinois langue étrangère, selon qu'ils ne prennent en compte qu'une unité pédagogique-linguistique (mot ou caractère) ou les deux (BELLASSEN, 2010).

7. Cet exemple est cité par JIA Ying, 2001, p. 78. Pour illustrer ce genre d'inefficacité pédagogique, il cite une anecdote où un étudiant étranger, venant d'apprendre « *jidan* », avait déclaré

contribue à renforcer l'idée du chinois difficile en laissant croire qu'il faut apprendre autant – voire plus – de caractères que de mots ;

- la troisième est que ces manuels ne prennent absolument pas en compte la complexité graphique des caractères pour établir une programmation raisonnée commençant par les plus faciles et les plus utiles, ce qui a tendance à accroître la difficulté de mémorisation des sinogrammes, et contribue également à véhiculer l'idée que l'écriture chinoise serait irrationnelle.

Fort heureusement pour les personnes désireuses d'apprendre le chinois, il existe une autre approche didactique (que celle du courant dominant), qui prend en considération à la fois la phrase et les mots pour l'enseignement-apprentissage de l'oral, et les mots et les caractères pour l'enseignement-apprentissage de l'écrit. Cette approche « bipolaire » de l'enseignement du chinois est le fruit d'une réflexion et d'une expérimentation qui ont commencé dans les années 1960 avec les travaux du pionnier américain John De Francis. Il s'était fondé sur un recensement statistique des occurrences de caractères dans les publications ordinaires pour élaborer une méthode scindant oral et écrit, et programmant l'enseignement d'environ 1 200 caractères en trois volumes, en commençant par les plus fréquents<sup>8</sup>.

En France, en 1999 (au début de notre recherche<sup>9</sup>), quatre réalisations avaient aussi replacé les caractères au centre de l'effort pédagogique pour l'enseignement du chinois écrit :

- La **Méthode programmée du chinois moderne** (1986).  
Œuvre de Nicolas Lyssenko, ce manuel, respectueux de l'étymologie des caractères, suit la logique structurelle de l'écriture, en commençant par enseigner la majorité des sinogrammes à structure simple, *dutizi* 独体字 (indépendamment de leur fréquence d'usage en chinois moderne), avant celui des sinogrammes composés, *hetizi* 合体字.
- La **liste SMIC**, « **Seuil minimum indispensable de caractères** », du Programme officiel du chinois pour l'enseignement secondaire (1989).

Élaboré à partir de 1984-1985, par Joël Bellassen et Françoise Audry-Iljic, ce corpus compte 400 sinogrammes. Il constitue le seuil que doivent atteindre en fin de terminale, les lycéens étudiant le chinois

---

vouloir manger « *jidān mama* » (la maman de l'œuf) dans un restaurant pour désigner du poulet.

8. Cf. J. DE FRANCIS, 1965. Le recensement consulté était celui de CHEN Heqin (cf. chapitre 2). Remarquons au passage le fait qu'il n'y a rien d'étonnant à ce que la réflexion didactique et pédagogique sur la manière d'améliorer l'enseignement du chinois langue étrangère ait débuté en Occident et non en Chine, car les enseignants y ont affaire à des apprenants seulement accoutumés aux écritures alphabétiques et pour lequel l'apprentissage des caractères pose souvent de sérieux problèmes, contrairement à la Chine, où il y a une majorité d'apprenants japonais ou coréens, qui éprouvent relativement peu de difficultés à mémoriser les sinogrammes du fait de leurs habitudes linguistiques.

9. Il y en a eu d'autres depuis fort heureusement. Cf. B. ALLANIC, 2015.

depuis les classes de seconde ou la quatrième. Ses concepteurs se sont fondés sur leur appréhension empirique des objectifs pédagogiques devant être atteints dans ce domaine, et sur les résultats de vastes recherches statistiques concernant la fréquence d'utilisation des sinogrammes dans la littérature et dans les journaux. Ces 400 sinogrammes couvrent près de 70 % des occurrences de caractères des livres et des journaux chinois<sup>10</sup>.

– La **Méthode d'initiation à la langue et à l'écriture chinoises** (1989).

Élaboré dans le prolongement de la liste précédente pour permettre la programmation des 400 sinogrammes de base (avec toutefois quelques différences entre la liste du livre et celle du SMIC), ce manuel, rédigé par Joël Bellassen avec la collaboration de Zhang Pengpeng 张朋朋, est toujours très utilisé aujourd'hui, notamment dans l'enseignement secondaire. Voici comment son auteur l'a présenté : « S'il relève également de la conception dite de la "primauté du caractère", il diffère de la méthode de N. Lyssenko en ce qu'il accorde de l'importance à la fréquence **et** des caractères **et** des mots et qu'il satisfait les attentes des apprenants en matière de lexique utile dans la vie quotidienne<sup>11</sup>. »

– Le manuel **C'est du chinois** (1999).

Il s'agit de la première tentative française d'un enseignement disjoint de l'oral et de l'écrit. Rédigé par Monique Hoa, ce manuel compte un volume entièrement écrit en *pinyin* pour l'enseignement de l'oral (dans la perspective communicative), et un volume comprenant les mêmes textes rédigés en caractères pour l'enseignement de la lecture et de l'écriture, avec une programmation des sinogrammes tenant compte de la logique structurelle, allant des plus simples aux plus complexes.



Prenant exemple et inspiration dans ces travaux qui avaient sorti les sinogrammes de la *pénombre* didactique dans laquelle ils étaient plongés, nous avons à notre tour entrepris de contribuer à la constitution du champ de recherche consacré à l'enseignement des caractères. Nous nous sommes tout d'abord confronté à une question cruciale restée pourtant sans réponse : puisque la lecture (qui est affaire de compréhension), comporte en chinois deux étapes : l'identification des caractères **et** la reconnaissance des mots<sup>12</sup>, **ne pourrait-on pas essayer de définir le nombre minimum de caractères**

10. Une refonte de cette liste a eu lieu en 2002. Voir le chapitre 3.

11. J. BELLASSEN, 1997, p. 12-13.

12. Ce qui exige la coexistence dans la mémoire du lecteur de deux « bagages » lexicaux différents (un pour les caractères, l'autre pour le vocabulaire), communicant de façon constante puisque, comme l'écrit V. Alleton : « on sait lire un caractère dès lors qu'on a appris à quel mot il correspond : c'est cette mise en relation qui détermine la compréhension » (V. ALLETON, 1997, p. 46).

**tères dont la connaissance est requise et indispensable pour pouvoir comprendre des documents authentiques ?** La limitation du nombre de sinogrammes usuels que montrent les recensements statistiques du chinois écrit, ne se traduirait-elle pas sur le plan didactique par l'existence d'un **seuil d'accès à la lecture**, en deçà duquel, celle-ci serait trop difficile, voire impossible, à cause du nombre encore trop élevé de « tigres barrant la route » (les sinogrammes inconnus). Pourrait-on déterminer ce seuil avec précision afin d'en faire un objectif concret d'apprentissage, dans le but de favoriser l'accès aux documents authentiques du chinois moderne (notamment les journaux, les revues, la littérature et les lettres de correspondants) par les apprenants ?

C'est pour tâcher de répondre à cette question que nous nous sommes dans un premier temps tourné vers la didactique du chinois langue première : si un tel seuil existe, il ne concerne en effet pas uniquement les apprenants étrangers, mais bien sûr et avant tout, les apprenants chinois. Un détour par la Chine s'imposait donc... Ce faisant, nous avons constaté que, malgré sa très longue histoire et le grand nombre d'apprenants concernés<sup>13</sup>, l'enseignement du chinois langue première restait un domaine d'étude quasiment inexploré par les didacticiens du chinois langue seconde, sans doute influencés par les conclusions générales de la didactique des langues étrangères qui ont montré qu'il n'y avait généralement pas (ou très peu) de liens possibles entre les champs respectifs de la langue première et de la langue seconde<sup>14</sup>.

Pourtant, de par la nature non alphabétique de son écriture, n'y aurait-il pas lieu de faire du chinois une exception ? En effet, à l'instar des étudiants étrangers, les enfants chinois doivent, eux aussi, apprendre les caractères : c'est-à-dire connaître leur sens, leur prononciation et mémoriser leur forme graphique. Si la connaissance pré-acquise de l'oral leur permet de retenir plus aisément (au moins en théorie<sup>15</sup>) la prononciation (grâce au *pinyin*), et le sens (grâce au recours aux mots courants du vocabulaire), elle ne leur est d'aucun secours pour retenir et mémoriser la forme graphique des nouveaux caractères<sup>16</sup>. Certes, avant même son entrée en primaire, il peut arriver qu'un enfant connaisse déjà un certain nombre de signes, ce qui accélère les débuts de l'apprentissage, mais au bout d'un moment, il se heurtera lui aussi

13. Il y a près de 120 millions d'enfants scolarisés en primaire. Cf. ZHANG Jian, 1994, p. 139.

14. Nous avons cependant bénéficié de travaux menés par des chercheurs venus d'autres horizons, comme par exemple ceux accomplis par Chung Shio-w-Ying dans le cadre d'une thèse, dirigée par Marianne Bastid, sur les différences entre les manuels de lecture en usage à Taiwan et ceux de République populaire de Chine (où est présenté le manuel utilisé par environ 70 % des écoliers de Chine continentale, rédigé et édité par les éditions Renmin jiaoyu), CHUNG Shio-w-Ying, 1992.

15. N'oublions pas qu'une très grande partie des enfants chinois n'ont pas le mandarin comme langue maternelle.

16. De ce point de vue, si l'on considère que deux bagages lexicaux sont bien nécessaires pour parvenir à lire le chinois (un répertoire de mots et un autre de sinogrammes), l'apprenant chinois est favorisé car il possède déjà le premier mais il doit tout comme l'apprenant étranger se forger le second.

à la principale difficulté de l'étude de la lecture et de l'écriture du chinois : comment s'y prendre pour mémoriser le plus rapidement possible le sens, le son et la forme graphique d'un très grand nombre de caractères ?

Ceci est d'autant plus vrai qu'il importe de tenir compte de la grande diversité des publics d'apprenants de chinois langue première et notamment des adultes illettrés ou analphabètes qui, comme les apprenants de chinois langue seconde, désirent acquérir dans un temps relativement court, les bases nécessaires à la lecture et à l'écriture.



Bien évidemment, il ne saurait être question de transposer, ou de copier tel ou tel manuel mis au point pour des apprenants chinois : il y a en effet la barrière de la connaissance du vocabulaire usuel, déjà presque totalement maîtrisé à l'oral par des écoliers de 6 ans et qui rendrait ces manuels indigestes pour les étrangers (lesquels doivent dans le même temps apprendre à parler et à lire, et qui ne pourraient assimiler la grande quantité de mots présents dans chaque texte, d'autant plus que ceux-ci abordent des thématiques généralement très éloignées des préoccupations d'adolescents ou d'adultes occidentaux). Cependant, nous pensons, qu'au niveau des principes didactiques concernant par exemple la programmation et le mode d'introduction des caractères, il y a peut-être moyen d'édifier, sinon un pont, au moins une passerelle entre quelques-unes des méthodes chinoises et les besoins actuels du chinois langue étrangère. Nous nous rallions ainsi à l'avis de Zhang Jingxian 张静贤 qui déclarait en 1997 :

« L'enseignement d'une langue seconde et l'enseignement d'une langue première se distinguent par des caractéristiques différentes. L'enseignement du chinois langue étrangère ne pourrait donc pas utiliser telle quelle une méthode d'enseignement des caractères élaborée pour les enfants chinois, cependant les expériences accumulées dans l'enseignement des caractères et de la langue écrite aux écoliers du primaire, ainsi que dans d'autres domaines, méritent qu'on en tire certaines leçons<sup>17</sup>. »

Un fait important a confirmé notre intérêt pour l'enseignement du chinois langue première : certains manuels traditionnels ont connu une longévité remarquable, comme le *Qianziwen* 千字文 (*Texte en mille caractères*), resté en usage plus de mille quatre cents ans, ou, avant lui, le *Jijiupian* 急就篇 (*Manuel de la prompt instruction*), utilisé pendant plus de six siècles. Quelles furent les raisons d'une telle durée de vie, tout à fait exceptionnelle pour des manuels scolaires ? Il y avait là matière à réflexion et possibilité de formulation d'hypothèses sur d'éventuels secrets de fabrication...

17. ZHANG Jingxian, 1999, p. 409.



Nous avons donc débuté nos recherches par l'analyse des premiers manuels de caractères que les enfants de Chine ancienne abordaient au tout début de leur apprentissage de la lecture. Notre tâche a été facilitée par le travail précurseur réalisé depuis la fin des années 1950 par Zhang Zhigong 张志公 (1918-1997), qui fut le premier chercheur de Chine contemporaine, à étudier les principes à l'œuvre dans l'ancienne littérature scolaire chinoise. C'est à lui que revient **la mise en évidence de la permanence, au premier stade de l'enseignement, d'une même approche didactique, fondée sur l'enseignement prioritaire et intensif d'un nombre déterminé de caractères, requis pour avoir accès à la lecture.** Cette approche, ce principe directeur, que Zhang Zhigong nomme *jizhong shizi* 集中识字 (que nous traduirons par « entraînement intensif à la reconnaissance des caractères »), révélait donc bien l'existence d'un **seuil d'accès à la lecture**, que les enfants devaient atteindre au plus tôt, parce qu'ils pouvaient ensuite réviser et augmenter leurs premiers acquis par la pratique.

Nous verrons que si l'existence d'un tel seuil fait l'unanimité chez les spécialistes de l'enseignement traditionnel, il est en revanche un aspect important pour lequel nous avons découvert des avis divergents : le nombre de caractères constituant le seuil. C'est la raison pour laquelle nous avons entrepris un inventaire rigoureux des caractères présents dans les trois manuels du « *San Bai Qian* » (le *Sanzijing*, le *Baijiaxing* et le *Qianziwen*, souvent associés à l'étape initiale). Ce recensement a révélé, qu'une fois décomptés les caractères communs à deux ou aux trois ouvrages, **le nombre obtenu était proche des 1 500.**

Poursuivant notre étude par l'exploration du domaine de l'alphabétisation des adultes, nous avons retrouvé la même approche didactique dans la méthode combinant la récitation d'un ou deux ouvrages du « *San Bai Qian* », avec celle de manuels rédigés dans le style vernaculaire : les *zazi* 杂字 (*Caractères variés*)<sup>18</sup>. Le principe *jizhong shizi* explique également le soin particulier, apporté par plusieurs générations de chercheurs et de pédagogues, à **la constitution de corpus de caractères fondamentaux, regroupant de façon constante entre 1 300 et 1 500 caractères**, pour permettre l'enseignement accéléré de la lecture aux adultes illettrés. C'est, par exemple, dans le cadre d'une vaste campagne d'alphabétisation qu'avait pris place la première étude statistique jamais réalisée sur l'emploi des caractères, œuvre de Chen Heqin 陈鹤琴 (1892-1982) et de ses assistants.

Nous nous sommes ensuite intéressé aux réformes de l'enseignement primaire aux débuts du xx<sup>e</sup>, à un moment de son histoire où l'intrusion en Chine de nouveaux principes pédagogiques et didactiques nés en Occident et

18. Étudiés notamment par E. S. RAWSKY, 1979.

la volonté de la majorité des intellectuels de moderniser la société, ont conduit à l'abandon officiel des méthodes traditionnelles. On pouvait s'attendre à ce que l'astucieuse stratégie élaborée par les Anciens pour introduire le plus rapidement possible les premières centaines de caractères indispensables à la lecture, disparaisse à jamais ; effectivement, elle a tout d'abord été remplacée par un mode plus progressif, qui faisait la part belle à de nouveaux textes plus adaptés aux écoliers que la prose classique, mettant en scène jeunes héros ou animaux savants, dans le but de motiver les enfants pour l'étude. Cependant, les nouvelles méthodes ne parvenaient à enseigner qu'un millier de caractères environ en deux ans, si bien qu'au début des années 1950, les autorités éducatives de RPC ont réalisé que c'était le **non-respect de l'existence du seuil minimum de caractères qui entraînait le retard dans l'apprentissage de la lecture**, qu'ils avaient alors à déplorer. Cette prise de conscience aboutit à la redécouverte de l'approche didactique traditionnelle, clairement exprimée en 1954 dans un texte fondamental, rédigé sous la direction de Ye Shengtao 叶圣陶 (1894-1988), alors vice-ministre de l'Éducation :

« La reconnaissance des caractères constitue la base de la lecture. La priorité de l'enseignement du chinois au niveau élémentaire, en première et deuxième année, doit être l'enseignement des caractères. Il faut enseigner de manière intensive pendant cette période la quantité indispensable de caractères usuels. Ce n'est qu'une fois cette base acquise, que l'enseignement de la lecture sera possible<sup>19</sup>. »

La nécessité de respecter cette première étape sera par la suite inscrite dans les programmes officiels de l'enseignement du chinois dans le primaire, avec une quantité de caractères à enseigner en deux ans fixée, en 1956, à « un maximum de 1 500 signes<sup>20</sup> ».



Il y a donc bien eu, et il y a toujours aujourd'hui en Chine continentale, **permanence d'une même approche didactique** qui fait de l'enseignement d'environ 1 500 caractères, un impératif incontournable pour accéder à la lecture. Cela a confirmé notre hypothèse et a conduit à penser que le seuil de sinogrammes qu'un étranger devait connaître pour avoir accès aux documents authentiques chinois, devait sans doute également se situer aux alentours des 1 500 unités. C'est pour le déterminer avec le plus de précisions possibles, que nous avons abordé ensuite les travaux réalisés depuis la fin des années 1970 par la sinographie moderne, qui ont tous confirmé le taux de couverture très élevé des 1 500 sinogrammes les plus fréquents.

19. Cité dans le *Recueil des instructions officielles et des programmes pour l'enseignement secondaire et l'enseignement primaire en Chine au xx<sup>e</sup> siècle*. Cf. KECHENG JIAOCAI YANJIUSUO, 2001, p. 74. (Cf. chapitre 2.)

20. Cf. chapitre 2. Il faut signaler néanmoins que la méthode progressive a été conservée à Taiwan.



Puis, après avoir constaté qu'aucun corpus de sinogrammes en usage au début des années 2000 dans l'enseignement du chinois langue seconde, ne correspondait à ce seuil d'accès à la lecture, il nous a semblé important de chercher à combler cette lacune. Cela nous a amené à élaborer, de façon aussi rigoureuse que possible, **un corpus de sinogrammes fondamentaux à destination des étrangers**, en nous fondant notamment sur la comparaison de cinq recensements statistiques des caractères employés dans la presse écrite et sur Internet.



Enfin, dans la quatrième partie, nous réfléchirons aux moyens de pallier les insuffisances de la méthode d'enseignement dispersé des caractères pour enseigner le plus efficacement possible, du point de vue des apprenants, ces sinogrammes fondamentaux. Nous verrons qu'on peut établir un parallèle entre le besoin de réformer les stratégies d'enseignement du chinois langue seconde, et la situation où se trouvait la didactique du chinois langue première à la fin des années 1950. Nous présenterons ainsi en détail la genèse et l'évolution d'une méthode expérimentale, appelée *jizhong shizifa* 集中识字法 « méthode d'enseignement regroupé des caractères » (créée en 1958, à l'école Beiguan 北关 dans la province du Liaoning), qui a eu une influence considérable en Chine, en permettant de sortir de l'impasse où l'enseignement progressif et dispersé des caractères avait conduit.

L'analyse détaillée des manuels successifs employés par cette méthode permettra de constater que, créée sur le modèle de l'enseignement aux adultes illettrés afin d'enseigner une grande quantité de caractères en peu de temps, ses concepteurs ont peu à peu accompli un glissement qualitatif, en instaurant, pour la première fois dans l'histoire de l'enseignement du chinois, **une programmation raisonnée** des sinogrammes. Cette programmation, élaborée initialement pour faciliter la mémorisation de l'image graphique des caractères par les écoliers, tient compte à la fois de leur fréquence d'usage et de leurs composants. Les instituteurs enseignent tout d'abord les composants autonomes les plus courants (qu'eux-mêmes nomment les *jibenzi* 基本字, terme que nous traduirons par les néologismes de « **caractères premiers** » ou « **primogrammes** »), puis se servent de ces derniers pour introduire de nouveaux sinogrammes, par groupes de deux, trois ou quatre, en fonction de leurs ressemblances graphiques.



À l'exception d'assez nombreuses études sur les manuels de la Chine ancienne, très peu de documentation était disponible en France sur les méthodes d'enseignement du chinois en usage au xx<sup>e</sup> siècle tant dans le primaire que pour les cours d'alphabétisation. C'est la raison pour laquelle plusieurs voyages en Chine ont été nécessaires pour mener cette recherche à

son terme. Nous avons notamment mis à profit trois courts séjours à Beijing pour explorer librairies et bibliothèques, dont celles de l'université des langues et cultures, la Bibliothèque nationale de Chine et la salle de documentation des éditions Renmin jiaoyu, véritable salle des trésors où nous avons pu examiner certains manuels des années 1920 à 1960 devenus très rares.

Nous nous sommes également rendu en mai 2002 à l'école Beiguan, où avait été créée et où continuait encore à être utilisée la « méthode d'enseignement regroupé des caractères », dont nous avons fait un axe majeur de notre recherche<sup>21</sup>. Nous y avons rencontré les instituteurs et assisté à des leçons de caractères. Cela nous a permis d'observer la mise en œuvre pédagogique de cette méthode d'enseignement très originale.

---

21. Nous ne le savions pas alors mais il se trouve que la « méthode d'enseignement regroupé des caractères » vivait là ces dernières années. Pour des raisons en grande partie liées à la modernisation des programmes et au renouvellement de la littérature scolaire, le manuel de l'école Beiguan a en effet progressivement cessé d'être utilisé à partir de 2005. Le manuel de l'école Jingshan de Beijing, une variante de celui de l'école Beiguan, était en revanche toujours utilisé en 2016.